

Lamartine, *l'homme du lac du Bourget*, semble incarner la poésie romantique. Pourtant il n'est pas que cela ; il est aussi, avec Nerval, un des grands promoteurs de l'Orient car c'est un grand voyageur et sur le plan politique, il est un fervent converti à la République.

Quand il rédige « les voiles », Lamartine est un homme d'âge mûr, qui n'est plus le jeune poète des Méditations poétiques. A la mélancolie typiquement romantique, il peut ajouter la désillusion et le regret.

Le poème que nous avons à commenter propose un titre ambigu : les voiles renvoient bien-sûr par métonymie à la navigation et aux voyages exotiques mais ce terme polysémique renvoie aussi à ce qui couvre, cache, masque. Et de fait, derrière l'exotisme Lamartine définit ce qu'est la déception fondamentale de celui qui a grandi, mûri et gagné en lucidité (avec son lot de renoncements) et engage à méditer le tragique de la condition humaine. Etudions ainsi le faux lyrisme de ce poème, faussement exotique et qui renvoie en vérité bel et à bien à une intériorité malheureuse, déçue et élégiaque du poème pour ne pas dire tragique.

Tout d'abord, reconnaissons à ce poème des apparences lyriques aux accents de bonheur.

La nature est triomphante. Elle semble occuper une place de choix et a gagné sa propre autonomie. Elle est sujet, par le biais de personnifications, de nombre de tournures verbales : « l'horizon se noie », « cet écueil me brisa », « la foudre tomba », « cap qui fume ».

La vie qui s'y déploie est entraînante, jouée et le poète ne lésine pas sur les hyperboles. Les expressions à vocation globalisante telles que « tous les flots », « tout verdoyant », « partout » contribuent à donner l'impression d'un monde plein et optimiste.

Enfin, la vie semble harmonieuse et génère même au sein du poème une forme harmonieuse : à grande échelle le choix des strophes égales entre elles (cinq quatrains qui formeraient une ode) et à plus petite échelle, au niveau des sons, le retour sous forme d'allitération en -v- (pour rappeler la voile au vent) : « vent », « voiles », « vague », « rivage », « revenu ».

Derrière cette apparence idéale l'introspection se fait plus élégiaque, plus douloureuse et jusqu'à la mise à jour d'une désillusion tragique de l'homme d'expérience.

Si la nature était triomphante, c'était au détriment de l'homme : le sujet est en pleine décomposition. Le poète-locuteur d'abord sujet des verbes devient effectivement peu à peu simple objet jusqu'à devoir se contenter de n'être qu'un complément circonstanciel. Ainsi au vers liminaire si l'on trouvait deux occurrences de la première personne sujet (« j'étais jeune », « j'ouvrais ») au dernier quatrain en revanche, la première personne n'est que complément

d'objet (« me brisa ») ou même simple circonstance de lieu (« sur moi »). Le poète n'est plus présent en toute fin de poème qu'en vague rappel au sein de l'adjectif possessif (et non plus en tant que pronom) : « mon cœur ».

La réflexion devient même plus tragique encore avec l'irruption de l'inexorabilité, en ce que le présent devient fatalement le temps de référence, auquel on ne saurait échapper. Inaltérable et nécessaire, le présent (i.e. l'état de fait) s'impose au poète. A partir du vers 11 l'on trouve davantage de présents qui devient temps de référence (et qui explique le recours au passé composé vers 12). S'il n'y avait en effet aucun présent au premier quatrain (où le poète trouvait encore refuge dans un passé idéalisé), on en dénombre un au deuxième quatrain, on retient les deux passés composés du troisième quatrain, puis on recense deux présents au quatrième quatrain pour finalement devoir faire avec un présent en clôture du poème, au vers 20 avec « roule ». Le poète doit peu à peu compter avec ce temps présent qui vaut pour principe de réalité.

Conséquence de ce démantèlement du poète et de cette désillusion du monde, qui vont de pair avec le gain en maturité et en lucidité du poète avançant en âge, l'appauvrissement du monde, devenu de moins en moins fascinant et de moins en moins apte à se renouveler. Comme le poète, le monde lui-même semble s'être épuisé et cela explique les reprises de termes (répétition de « flots », de « champs » ou de « mers »). Le mouvement et le voyage auront été illusoire puisque finalement tout au revient au même : au vers 13, « j'aime » devient, dans le même vers, « aimées » (avec au passage, un déclassement de l'actif au passif), c'est dire combien le monde a perdu des forces.

Nous avons assisté à un retournement de situation ; de l'exotisme heureux à la prise de conscience malheureuse de la dimension illusoire des exotismes. C'est un poème profondément mélancolique que nous avons ici, presque tragique, qui tranche avec l'image volontiers enjouée des Romantiques.

Tous les voyages ne sont pas « luxe, calme et volupté » tel que le décrit l'idéal baudelairien : il peut être douloureux (comme dans *les regrets* de Du Bellay et son *Heureux qui comme Ulysse*), source de déception comme chez Leopardi dans « Ad angelo Mai » qui en vient à conclure que (« ecco tutto è simile ») et le voyage peut même être, comme avec Céline véritablement apocalyptique (dans *Voyage au bout de la nuit*).